

Dans *La Logique du vivant*, François Jacob souligne que « l'émergence des êtres et leur variété reposent ainsi sur une caractéristique du vivant lui-même : son pouvoir de variation et d'adaptation ». Dans ce sujet définitionnel, l'auteur, biologiste et médecin, donne à lire la caractéristique fondamentale du vivant : sa capacité d'assimilation. Celle-ci assure la complète singularité du vivant.

On peut dire que Jacob défend une forme de perspectivisme radical dans sa démarche, puisque chaque vivant ne vit que par la singularité de son expérience de la nature. Dans cette perspective, toute la variété de la nature ne saurait se réduire à un seul modèle : l'expérience épuise toute connaissance préalable ou tout schéma prédéterminé.

Cependant, si cette valorisation de l'expérience ne saurait être contestée, elle pose un problème sur la validité de la connaissance que nous en tirons. À quel point celle-ci pourrait-elle être partagée ? Si la singularité caractérise le vivant, comment assurer l'universalité de la connaissance ?

Il s'agit, par conséquent, de se demander si le pouvoir de variation du vivant ne met pas en péril la prétention universelle de la science. Dans un premier temps, nous étudierons la pertinence de la thèse de Jacob, et adhérons à ce perspectivisme radical de sa démarche. Nous en montrerons ensuite les limites, et étudierons la nécessité d'une connaissance commune.

## I. Le perspectivisme radical de François Jacob.

- a) **De fait**, on considère *l'émergence des êtres et leur variété* = un vivant foisonnant et infini
  - a. Verne – la description chez Verne comme impossibilité de prendre en charge le vivant
  - b. Canguilhem – = la phrase de Bergson au début de EBA / ou critique par C. Bernard du modèle mécaniste = originalité > analogie
  
- b) **Puisque celle-ci reposent ainsi sur une caractéristique du vivant lui-même : son pouvoir de variation** = variété comme caractéristique = hasard interne
  - a. Canguilhem – la vicariance des organes chez le vivant (expérience de Courier sur la lapine)
  - b. Verne – la découverte de la coquille sénestre (et non dextre)
  
- c) **Et aussi sur son pouvoir d'adaptation** = adaptation aux aléas = hasard externe
  - a. Verne - Accident ou incident = comment un « caprice » de la nature montre les limites du Nautilus comme une machine
  - b. Canguilhem – inverse de la tique qui s'adapte à son milieu (elle réagit au toucher, nécessairement, et le décrypte) : le vivant crée ses propres normes.

**Transition** – l'explication systématique de la coquille sénestre montre que la singularité radicale pose un problème de compréhension et de distance. S'il est nécessaire de reconnaître au vivant sa singularité, celle-ci pose problème : à quel point la singularité peut-elle devenir « commune » ?

**{Partie II rédigée}** Il faut donc mettre en avant la nécessité d'une connaissance commune, c'est-à-dire d'une mise à distance de l'expérience.

La variété des êtres demande ainsi une valeur commune. Comme le rappelle Canguilhem dans « La Monstruosité et le Monstrueux », les lois de la nature sont celles qui tolèrent les exceptions : considérer la variété suppose de prendre en compte la norme du vivant, au sens d'une majorité statistique qui permet de saisir des anomalies : c'est l'intérêt de la théorie de l'animal-machine chez Descartes, qui assure une compréhension générale du vivant. D'ailleurs, Verne met en avant ce point dans l'incapacité de Nemo à comprendre le corps humain : en étant un ingénieur expert des machines, mais incapable de venir au secours d'un membre de son équipage, Nemo témoigne du besoin pour l'être humain d'une norme universelle permettant l'accès à la connaissance.

En effet, le hasard, interne comme externe, est source de peur. Et si « la connaissance est fille de la peur », comme le rappelle Canguilhem dans « La Pensée et le Vivant », encore faut-il considérer cette connaissance comme une recherche de stabilité. La mise à distance que nécessite le vivant face à son milieu trouve son aboutissement dans la science (le *Welt*) chez Canguilhem : la capacité à formaliser l'expérience pour mieux la dominer. Verne illustre parfaitement le pouvoir de cette connaissance lorsque le Nautilus est bloqué au détroit de Torrès : la connaissance et du milieu et de la course de la lune et du déroulement des marées permettent à Nemo de garder son calme : il ne voit pas de hasard dans ce monde, car son savoir lui permet une relation complémentaire à la nature, faisant de lui « l'homme des eaux ».

Par conséquent, face à l'hypothèse de Jacob, il faut rappeler la nécessité systématique de la science. Celle-ci doit seulement, au regard de la thèse du biologiste, prendre en compte la singularité du vivant. Canguilhem rappelle les quatre critères de « l'expérimentation en biologie animale » (spécificité, individualisation, totalité et irréversibilité), qui visent à respecter l'originalité de la vie, et à dépasser un modèle strictement analogique qui est réducteur. Un modèle biocentrique émerge, qui suppose la capacité de l'homme à prendre en compte l'expérience du vivant hors de son seul point de vue anthropocentré. Le « royaume de Corail » serait la parfaite représentation de cet idéal : dans sa connaissance encyclopédique du monde marin, Nemo rappelle son besoin de se situer loin des hommes mais avec la mer : « nous creusons la tombe, les polypes se chargent d'y sceller nos morts (...) loin des requins et des hommes ». La connaissance ne sert qu'à mieux comprendre sa place dans le monde, et à mieux s'y situer. Mais pour se situer, il est nécessaire d'avoir des repères.

Nous avons vu que François Jacob proposait une proposition radicale de compréhension du vivant, comme acteur original de son expérience de la nature. Ce perspectivisme, s'il est pertinent et qu'il décrit de manière incontestable l'expérience du vivant, pose cependant un problème du point de vue humain : la variété du vivant nous dépasse et trahit notre impossibilité à la synthétiser. Face à notre manque, nous n'avons d'autre choix que de formaliser, et prendre le risque de réduire cette expérience pour accéder à une expérience la plus proche de l'objectivité.

Cette confrontation entre l'objectivité de la connaissance et la subjectivité de l'expérience nous permet de dire que la prétention universelle de la science doit prendre en compte le pouvoir de variation du vivant, tout en acceptant de ne pouvoir le faire complètement. Cette impuissance de l'absolu de la science est aussi la richesse de notre expérience : l'émergence des êtres est aussi la promesse d'un savoir toujours en expansion, et d'une expérience de la nature toujours enrichie.